

Le Rappel Républicain

Deuxième Année. — N° 120

DE LYON

Vendredi 29 Avril 1904

Journal Démocratique Quotidien

LES ABONNEMENTS PARTENT DES 1^{er} A 10 DE CHAQUE MOIS

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

5 cent
le N°

ADMINISTRATION ET REDACTION: 4, Rue Stolla
Adresse télégraphique: RAPPEL RÉPUBLICAIN, LYON — Téléphone 15-39

5 cent
le N°

ABONNEMENTS..

Lyons et départements limitrophes... 5 fr. 10 fr. 20 fr.
Autres départements... 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Étranger (Union Postale)... 9 fr. 18 fr. 36 fr.

HORRIBLE CRIME A LYON -- UNE FEMME ÉGORGÉE

FAITS DU JOUR

M. Loubet, en compagnie du roi, a quitté Rome, se rendant à Naples. Une réception enthousiaste a été faite aux souverains.

Les grèves de Marseille sont stationnaires. Les officiers des navires déposent leurs rôles au fur et à mesure de leur arrivée au port.

Un conflit a éclaté entre M. Tissier et les employés du ministère de la marine qui veulent se constituer en syndicat.

Les Russes auraient encore coulé plusieurs navires japonais.

Un crime horrible a été commis à Saint-Just, près de Lyon. Une vieille dame a été égorgée dans des conditions mystérieuses.

OPINIONS

L'ÂME FRANÇAISE

Quand les hommes d'opposition, même sincèrement républicains, marquent leur inquiétude, à l'égard des progrès croissants des idées internationalistes et antifrançaises, on leur répond souvent: « Vous exagérez. Il y a peut-être, de par le pays, une poignée de fous, qui, sous couleur d'intellectualisme raffiné, poussent l'horreur de la guerre jusqu'à se nourrir de rêves creux sur une abolition possible des frontières. Leurs aspirations sont utopiques, mais leurs intentions sont bonnes. Sans doute, ils prêchent le désarmement, mais ils s'en tiennent à la théorie pure, et si la France était jamais menacée dans son honneur ou son intégrité, on les verrait courir, comme les autres, à ces frontières dont, pendant les loisirs de la paix, ils demandaient la destruction. Ce sont des âmes troubles, qui ne méritent pas d'être traitées de malfaisantes, car la nationalité française n'a rien à redouter de leurs chimères. Il faut peut-être les plaindre, en rire tout au plus, mais ne point s'en effaroucher. »

Tel est le langage des optimistes, dont notre pays a toujours produit une si jaillissante floraison. Tel est aussi celui des indifférents, dont le nombre grandit chaque jour dans la veulerie générale. Eh bien! C'est un langage impie, et il est temps de protester contre sa coupable faiblesse. Non, les internationalistes ne sont point seulement les théoriciens plus ou moins faibles de l'union universelle. Ils sont malheureusement, et surtout, des destructeurs de la mentalité nationale, des démolisseurs d'idéal, des précepteurs d'abaissement et de déchéance morale. A les entendre, on douterait bientôt du rôle historique que la France a joué dans le monde, et de ce qui lui reste à jouer encore; à les suivre, on perdrait la notion non seulement du devoir, mais de la conservation de la sécurité du pays.

Nous avons vu dernièrement que M. Buisson, sortant de pédagogie à l'âme étroite et sectaire, tout imprégné du

ffel calviniste, dire brutalement leur fait à quelques instituteurs patriotes, lesquels, indignés de la honteuse besogne à laquelle se livrent certains de leurs collègues embrigadés dans le nihilisme franc-maçon, avaient tenté de réagir contre leurs doctrines abominables. Eh quoi! des hommes chargés d'instruire le peuple se permettraient de lui dire que la gloire militaire n'est point un hideux mensonge, que défendre la patrie n'est point un acte d'imbécillité, que mourir pour elle n'est point une simple sottise! Ils exalteraient les vertus guerrières, le patriotisme, l'abnégation, le courage, toutes ces traditions d'un passé qui ne sauraient tenir devant l'éclat du comble, et que la raison humaine, façonnée à la mode nouvelle, traite de billesvesces sans valeur! Ils nous feraient des soldats, au lieu de former des anarchistes. Allons donc! Une pareille prétention, M. Buisson la traite de la belle manière, et son philosophisme pesant s'abat sur elle de tout son poids. A coup de glose et de pathos humanitaire, il entend démolir l'idéal, qui le gêne, et détruire tout ce qui est grand, tout ce qui est noble, tout ce qui est généreux. Sa haine de ce qu'il appelle le militarisme, et qui n'est au fond que le sentiment de la sécurité nationale, l'aveugle et le démentalise. Et, sans se préoccuper des autres, il conclut tout simplement à l'abdication morale et au désarmement matériel.

Mais, comme il y a dans nos traditions ataviques, quelques souvenirs dont l'âme populaire répugne à se séparer, M. Buisson et ses amis, c'est-à-dire les tenants de l'accacia, vont maintenant s'attaquer à eux. Le culte de Jeanne d'Arc, par exemple, de la bonne Lorraine qui a bouta les Anglais dehors du gentil pays de France, ce culte si touchant et si pur, symbole de l'amour du sol et de la mémoire des ancêtres, il faut l'abolir, parce qu'il ne peut tenir à côté de la déesse Raison. Écoutez ce que dit de la noble Vierge de Vaucouleurs un des fervents du gouvernement et de l'internationalisme — car hélas! l'un vit de l'autre, et réciproquement — M. Béranger, directeur de l'Action: « Maladive, hystérique, ignorante, Jeanne d'Arc même brûlée par les prêtres et trahie par son roi, ne mérite pas nos sympathies. Aucun des idéaux, aucun des sentiments qu'inspirent l'humanité d'aujourd'hui, n'a guidé l'illuminée mystique de Domrémy. En soutenant un Valois contre un Plantagenet, que fit-elle d'héroïque ou même de louable? Elle contribua, plus que tout autre, à créer, entre la France et l'Angleterre, le misérable antagonisme dont nous avons peine à nous libérer six siècles après. Puisque les calottes prétendent imposer son fétichisme à la République, nous saurons répondre à cette provocation comme il convient... Cette vierge stérile n'aima que la religion et l'armée, l'humble sainte et l'arabesque. Son bucher final nous la fait plaindre, non pas admirer. »

« Donc, à bas le culte de Jeanne d'Arc! A bas la légende empuccelée! A bas toute hystérie contre nature et contre raison qui paralyse l'humanité au profit d'une dynastie! »

M. Béranger nous annonce qu'il va organiser une croisade pour démon-

trer partout au peuple « l'absurdité de cette latrie clérico-militaire ». Vraiment, quand on voit de pareils blasphèmes proférés dans une langue aussi ridiculement pompeuse, on se demande si celui qui les a vomis ne relève pas de la douche plutôt que de la discussion. Il n'en est pas moins vrai que certains esprits simplistes peuvent se laisser influencer par cette propagande impie, et que, dans tous les cas, il y a là un symptôme de déchéance qu'il serait imprudent de négliger.

Le pis est, comme je le disais plus haut, que ces précepteurs d'apostasie ont pour complice, sinon pour inspirateur, le gouvernement lui-même. Abattez ce gouvernement, c'est donc couper le mal dans sa racine qu'à la veille des élections municipales, dont M. Combes entend faire un trompin politique, les hommes pénétrés de la conscience du danger n'hésitent pas. C'est le comble qu'il faut frapper. Lui mort, disparaîtront aussi ces turgescences hideuses qu'il a fait germer autour de lui, et qui menacent de ruiner l'organisme vital de notre pays, comme les tubercules morbides détruisent l'organisme humain. Lui vaincu, réparera aussitôt la véritable mentalité française, faite de dix siècles de lutttes pour le plus noble idéal. La sève fortifiante qui nourrit si longtemps nos ancêtres coulera de nouveau dans notre sang, pour y porter la vie et y faire germer la force. Et nous n'entendons plus ces paroles démenties, dont l'écho lamentable résonne à nos oreilles comme un glas précurseur de la mort.

Tenez ferme, mes amis. Combattez pour la liberté et la patrie, si vous voulez — il en est temps encore — les sauver l'une et l'autre de la déchéance et de la destruction.

L. ROUSSET,
Député des Vosges.

Notes Politiques

LA CASTE
La cour d'assises de l'Arège juge en ce moment un ancien négociant de Bordeaux, nommé Guichard, coupable de tentative criminelle contre un magistrat. Si jamais accusé a eu droit à l'indulgence des juges, c'est celui-là.

Il y a six ans, M. Guichard a été arrêté sur mandat du juge d'instruction Castagné, sous prétexte de fraudes commises au détriment de son associé. En réalité, les fraudes avaient été commises par l'associé au préjudice de M. Guichard et le juge ne pouvait pas en douter. Il ne feignait de s'y tromper que parce que la femme du plaignant était sa maîtresse. Vingt quatre heures après, M. Guichard était libre; mais le juge lui fit attendre cinq mois son ordonnance de non-lieu. A ce moment-là, le malheureux négociant, compromis auprès de sa clientèle, était ruiné. M. Guichard, qui est un homme de tête et de cœur, porta plainte contre les mains du garde des Sceaux. Il y eut enquête, à la suite de laquelle l'instruction fut retirée à M. Castagné.

Vous pensez peut-être que, dès lors, M. Guichard n'a plus qu'à demander justice pour l'obtenir. Vous n'y êtes pas. A partir de ce moment la magistrature entre en scène. Elle est tout entière solidarisée avec M. Castagné, et M. Guichard se voit, non seulement déboulé de toutes les instances qu'il introduit contre son persécuteur, mais encore condamné à l'amende,

ce qui permet au triomphant Castagné de faire saisir et vendre publiquement les hardes de sa victime. Notez bien que cette série d'abominables dénis de justice a été perpétrée par des juges qui, tous, avaient exactement à quoi s'en tenir sur le fond des choses. L'audience d'hier a révélé un détail bien caractéristique: au moment où le procureur général de Bordeaux, je crois, connut exactement, par la déposition d'un témoin entendu en son cabinet, la vérité sur les relations du juge Castagné avec la femme du plaignant, il fondit en larmes.

Ce magistrat sensible ne pouvait supporter l'idée qu'un membre de la sacrosainte corporation des porte-loges eût mis la justice au service de ses passions. Il n'en conclut pas moins énergiquement contre M. Guichard. Ce trait éclaire bien la psychologie du juge professionnel. Et, au surplus, même aujourd'hui, quand la lumière est faite et archifait, quand éclate à tous les yeux la preuve de la scélératesse du juge instructeur, c'est encore lui que protègent ouvertement, cyniquement, le président des assises et le procureur qui représente la vindicte publique. Non seulement les lous judiciaires ne se mangent pas entre eux, mais ils s'entraident. Et ce sera ainsi tant que la République, qui a aboli tant de choses, n'aura pas aboli l'irresponsabilité des fonctionnaires. — René RAPPEL

INFORMATIONS

Paris, 28 avril.
UNE INTERPELLATION. — A la suite des sanglants incidents qui ont marqué la foire de Saint-Patern-en-Messin (Pontivy) et que nous avons relatés, M. de Boissière, député de Pontivy, fait connaître qu'il interpellera le ministre de l'intérieur à la rentrée des Chambres.

L'AMBASSADE ANGLAISE DE PARIS. — Le général Girardot, commandant le 13^e corps d'armée à Clermont-Ferrand, va passer un mois à Paris. Il n'est pas de savoir, ces jours derniers, de publier un ordre par lequel il interdit formellement aux officiers de tuer les militaires placés sous leurs ordres.

Le général Girardot ignore-t-il qu'aux plus beaux temps de la révolution, le tutoiement était de règle absolue dans l'armée? y manquer, même par mégarde, vous envoyait, sans plus de façon, le coupable à la guillotine. Et pourtant, comme dit l'auteur, cet heureux temps est revenu: le général Girardot ne s'en doute-t-il point? Avant qu'il soit longtemps, les révolutionnaires avertis n'auront rafraîchi la mémoire.

Les Employés du Ministère de la Marine

Paris, 28 avril.
On sait que les employés du ministère de la Marine, profitant du voyage de M. Pelletan, ont décidé de se constituer en syndicat.

L'Echo de Paris dit qu'à la suite d'une réunion tenue par les syndicats des employés du ministère de la Marine, les choses paraissent vouloir prendre une tournure décisive. Un vif mécontentement se serait manifesté dans l'assemblée lorsqu'elle a vu que M. Tissier se serait montré hostile au titre de Syndicat. A l'unanimité, on vota le maintien du titre de syndicat, et on télégraphia à M. Pelletan en Algérie, lui faisant part de la création d'un syndicat d'employés du ministère et lui annonçant qu'on l'avait choisi comme président d'honneur.

Le ministre a demandé télégraphique-

ment des explications détaillées à M. Tissier sur cette affaire.

A ce sujet, le Figaro écrit ce qui suit:

S'il faut en croire les bruits qui courent, la douce villégiature de M. Pelletan serait troublée par de graves préoccupations.

Il ne s'agit pas de notre flotte. C'est un sujet qui n'empêche pas M. Pelletan de dormir: il s'en remet au fidèle Tissier.

Mais voici le fidèle Tissier fort empêtré, qui sait s'il ne télégraphiera pas bientôt au camarade quelque chose comme: — Reviens dare-dare; je ne sais plus où donner de la tête.

L'affaire est celle-ci. Les employés du ministère, soucieux de leurs intérêts que les caprices et les fantaisies de MM. Pelletan et Tissier menacent, songeraient à se constituer en syndicat.

M. Tissier n'attend pas de cette oreille-là. Il s'indigne d'un tel acte de rébellion qui lui semble faire la nique à son autorité magistrale. Il est furieux et il se désol.

Certes, en voyage, il se plaît à féliciter les ouvriers des arsenaux qui se syndiquent contre leurs chefs; il les encourage à le faire. Ça gêne les amiraux: à merveille!

Seulement, un syndicat qui, au lieu de gêner les amiraux, gênerait M. Tissier lui-même, M. Tissier ne le peut souffrir. Alors, il fulmine; et il se sent à ce point contrarié qu'il regrette M. Pelletan, se plaignant d'avoir été laissé tout seul, abandonné parmi les factieux.

Cependant, M. Pelletan se syndique avec la nature algérienne et rêve dans la molle douceur des oasis.

GUILLAUME II ET L'ITALIE

Rome, 28 avril.
L'empereur Guillaume, en quittant l'Italie, a envoyé la dépêche suivante au président du conseil, M. Giolitti: « En quittant votre belle patrie à laquelle je suis sincèrement attaché, je vous prie de recevoir mes remerciements les plus sincères pour tous les arrangements qui ont été exécutés ou ne peuvent mieux par toutes les autorités qui ont contribué à rendre mon voyage si agréable et si facile. »

« GUILLAUME. »

LA GRÈVE DE L'ALIMENTATION

Paris, 28 avril.
Les différents syndicats de l'alimentation ont décidé de faire la grève générale le 1^{er} mai prochain, sans toutefois maintenir par la Confédération générale du travail. C'est dire que le mouvement de ce fait, pourrait avoir une importance plus considérable encore.

A la préfecture de police, on montre une certaine inquiétude à ce propos et on se préoccupe de maintenir de prendre toutes les mesures nécessaires pour le cas où les menaces des syndicats seraient mises à exécution.

C'est, on le sait, samedi prochain, 30 avril, que les ouvriers et employés de l'alimentation doivent tenir à la Bourse un meeting au cours duquel seront prises les décisions définitives.

C'est également samedi prochain que sera envoyée auprès de M. Combes une délégation chargée de porter au président du conseil l'ultimatum des syndicats: suppression immédiate des bureaux de placement ou la grève générale révolutionnaire.

Il est impossible de savoir exactement quelle sera la réponse du chef du gouvernement; mais des déclarations faites par le préfet de police à plusieurs de nos confrères, on peut déduire que M. Combes opposera une fin de non-recevoir à la demande qui lui sera adressée.

M. Lépine, en effet, déclare qu'il n'a pas le pouvoir de fermer, du jour au lendemain, toutes les agences de placement et qu'un certain délai est indispensable pour la répartition des indemnités. Or, les organisations ouvrières ne veulent justement pas entendre parler de délai. Elles réclament la fermeture immédiate de tous les bureaux!

M. LOUBET EN ITALIE

Deuxième étape des fêtes. — A Naples

Le départ de Rome pour Naples. — L'enthousiasme. — L'arrivée à Naples. — Réception populaire. — La visite de Naples. — Tous les jours la pluie.

LES PRÉPARATIFS A NAPLES

Naples, 28 avril.
La ville est dans une fiévreuse agitation, mais c'est une agitation toute joyeuse. La capitale napolitaine est d'autant plus enthousiaste qu'elle est la seule ville de l'Italie qui aura reçu, avec Rome, la visite du président de la République, alors que toutes les grandes cités italiennes sollicitaient le même honneur.

La ville est extraordinairement animée et magnifiquement pavée. La rue du Rettifilo ou passera tout à l'heure le cortège, pour se rendre à la Reggia présente un splendide coup d'œil.

La municipalité avait prévu pour les embellissements des principales rues une somme de 100.000 lire, mais les dépenses ont excédé cette somme.

Deux arcs de triomphe monstres en simili-marbre ont été érigés à l'extrémité de l'avenue San-Carlo.

LE DÉPART POUR NAPLES

Rome, 28 avril.
Les rues sont pavées comme au jour de l'arrivée de M. Loubet. Les voies conduisant du Quirinal à la gare sont garnies de haies de troupes. La foule est massée derrière les soldats.

M. Loubet et le roi ont quitté le Quirinal à 8 h. 35; ils sont dans une voiture escortée de cuirassiers. La foule les acclame tandis que les troupes présentent les armes. Les musiques jouent la *Marseillaise* et l'hymne royal. A la gare, M. Loubet, le roi, M. Delcassé, le général Dubois, M. Combarieu ont pris place dans le premier wagon. Les princes et les autres personnages dans les autres.

Le train est parti pour Naples à 9 h. 20.

L'ARRIVÉE A NAPLES

Naples, 28 avril.
M. Loubet et le roi sont arrivés à la gare à 2 h. 30. Ils se sont dirigés vers le Palais royal où ils sont entrés à 2 h. 55. Une foule immense, massée sur tout le parcours des acclamations enthousiastes. Il pleut à torrents. La réception donnée par le préfet en l'honneur de l'escadron français a été splendide. Les contre-maîtres commandants de navires et de nombreux officiers français et italiens y assistaient.

A son arrivée, M. Loubet est reçu par les autorités de Naples. Il descend du train en compagnie du roi. La foule pousse des vifs applaudissements. Les autorités napolitaines attendent les souverains dans les salons de la gare admirablement décorés.

Le syndic, en termes émus, salue « le chef vénéré de la grande nation française ».

M. Loubet remercie en termes chaleureux puis, le roi et le Président, suivis du comte de Turin et du duc de Gênes, passent en revue la compagnie d'honneur dont la musique joue la *Marseillaise* et l'hymne royal.

Le roi et Loubet entrent ensuite dans les salons où ont lieu les présentations. M. Loubet serre la main de toutes les personnes qui lui sont présentées.

Il est probable que la pluie fera renoncer à la promenade projetée à la villa nationale et à San Martino où le panorama est magnifique sur la baie, quand le ciel est propre.

Pour remercier la population d'avoir bravé la pluie tous les lundis du cortège restent décorés. Le Président et le roi arrivent au Palais royal entourés, mais ébahis, de l'accueil chaleureux des curieux qui poussent des vifs en agitant les parapluies dans la rue et les mouchoirs aux fenêtres.

La foule se rend devant le Palais royal où elle acclame le roi et le Président qui sortent deux fois pour remercier.

FEUILLETON DU « RAPPEL RÉPUBLICAIN »
du 29 Avril 1904 — 45 —

LES DRAMES DU MARIAGE

LA VEUVE DU CAISSIER

PAR
Xavier de MONTÉPIN

Un petit somme... — bégaya-t-il d'une voix émue par l'ivresse — allons donc! Jamais, oh! jamais! — Gustave, tu me fais la peine... — Non, mon bon, mon excellent bon, je ne dors pas... Je pense...

— Et à quoi pensiez-vous, Maurice?... — A quoi je pensais?... répéta le célibataire... Je ne sais plus... C'est bien drôle... ma parole d'honneur, je ne sais plus...

Les sourcils du vieillard se contractèrent, un grand travail se fit dans son cerveau troublé. — Au bout d'une seconde il ajouta: — Ah! voilà... Je me souviens... Je pensais que la vie est une douce chose entre l'amour et l'amitié, comme dit la chanson... Car il y a une chanson qui dit cela... J'ai oublié l'air, mon Dieu, oui, mais les paroles aussi... Mais ça ne fait rien... Tra... la... la... la... — Sais-tu la chanson, toi, Gustave?... Si tu la

sais, tu peux la chanter... Ça me fera bien plaisir... tra... la... la... la... Sois mon ami... chante la chanson... Et sans attendre la réponse de Vogel, Maurice Villars continua: — Que mon sort est digne d'envie!... J'aime et je suis aimé... J'ai la plus belle femme de Paris... Adah m'adore... N'est-ce pas, petite, que tu m'adores?... Et le vieux garçon effleurait de ses doigts de squelette le bras nu de mademoiselle Bijou.

Ce contact arracha la pécheresse à la somnolence rêveuse dans laquelle passaient les jolis écouys nomades, debout sur leurs chevaux libres, et crevant les cerceaux de papier au son des cuivres de l'orchestre.

Elle eut un petit frisson de dégoût et se recula vivement. Maurice Villars ne s'en aperçut pas et poursuivit: — Elle m'adore et me rend heureux... Le sultan... le sultan lui-même... le sultan de Mahomet, dans son harem embaumé des parfums d'Arabie, est moins folâtre et moins heureux que moi!... Adah, vois-tu, Gustave, c'est Vénus en personne!... Ne le dis pas... j'en suis toqué!... Ça t'étonne de ma part, hein, mon bon?... moi, plus volage que le papillon! Eh bien! je suis fixé... fixé pour la vie... Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre ami... L'homme n'est pas parfait... il faut faire une fin, j'épouserai peut-être Adah... Tu seras mon témoin... nous rirons... mais ne le dis pas...

Hermann haussa dédaigneusement les épaules.

L'oncle de Valentine, saisi de ce bien-être d'expansion qui s'empare si souvent des gens ivres, lui prit les deux mains et continua: — Tu es mon ami, Gustave... mon meilleur ami... mon seul ami... un frère pour moi... Je voudrais que tu sois mon fils... Veux-tu que je t'adopte?... — Pourquoi pas?... demanda Vogel en riant.

L'affaire est entendue... je t'adopte... dans huit jours... Tu es baron... j'aurai un fils baron... ça me fera beaucoup d'honneur... et nous vivrons avec Adah dans une félicité parfaite... — C'est bon, la vie!... — Il faut chaud ici... j'étouffe... Si tu savais comme j'ai soif... Gustave, rafraichis ton ami... Baron, donne à boire à ton père...

— Voulez-vous du vin de Champagne?... — demanda Vogel d'une voix dont Maurice Villars aurait pu remarquer quelque chose.

— Du vin de Champagne ou d'aillours, — balbutia le vieillard, — ça m'est bien égal, pourvu qu'il soit froid... J'ai si chaud... — Donne-m'en un verre, et même deux... Je boirais au besoin toute la bouteille... J'ai si soif... — Attendez...

— J'attends avec confiance... — Verse, mon ami... — Voilà un ami! voilà un fils! — L'amour et l'amitié... — Non!... il n'y a que ça... tra... la... la... la... Tu chanteras la chanson ensuite... Si tu la sais!... Si tu ne la sais pas... tu l'apprendras... Fais ça pour moi... Tu me dois ça, puisque je t'adopte...

Vogel, sans hésiter, prit sur la table une

bouteille de forme trapue contenant du kirch de la forêt-Noire, cette liqueur exquise et terrible où se mêlent des poisons, l'acide prussique, se trouve en proportions énormes.

Il remplit presque jusqu'aux bords un grand verre avec le contenu de cette bouteille, et le tendit à Maurice Villars, en lui disant: — Buvez d'un trait... Cela rafraichit mieux...

— Tu vas voir... à la régale!... Tra... la... la... la... — L'oncle de Valentine, d'une main tremblante prit le verre et, reversant la tête en arrière, lança dans son gosier d'un seul coup toute la dose de liquide.

L'effet produit fut instantané. Le vieillard, usé jusqu'aux moelles, terrassé d'ailleurs par l'ivresse et paraissant incapable de se mouvoir sans aide, se dressa d'un bond comme un jaguar endormi que réveille une balle...

Pendant la vingtième partie d'une seconde il se tint debout, hideux et effrayant, les bras en croix, la bouche entrouverte, les yeux sortant de leurs orbites.

L'expression d'une souffrance aiguë, indéchiffrable, se peignait sur son masque sinistre...

Les supplices du moyen-âge, à qui le torturer versait du plomb fondu dans la gorge, devaient avoir au moment de l'agonie une attitude pareille, un semblable visage.

La main chétive de Maurice Villars, cette main faible et tremblante un quart de minute auparavant, acquit dans une crispation suprême la force d'un étau et

mit en pièces le verre qu'elle n'avait pas lâché.

Tout cela, — nous le répétons, — dura moins d'une seconde.

L'oncle de Valentine poussa un cri rauque où s'entendaient le râle et le gémissement.

Il ne prononça pas une parole et, perdant soudain l'équilibre, il s'abattit sur le divan dont l'élasticité le fit rebondir jusqu'au tapis, comme une masse inerte et qui ne bougea plus...

Entendu sur le dos, les paupières soulevées, les prunelles vitreuses, la langue noire et pendante, ce corps immobile semblait atteint déjà de la rigidité cadavérique.

Un sourire de triomphe effleurait les lèvres d'Hermann Vogel.

Le cri d'agonie de Maurice Villars avait arraché brutalement Bijou à son rêve de cirque nomade et d'écuyers en maillets couleur de chair.

En voyant le vieillard s'abattre, elle se leva tremblante, effarée, et se réfugia dans un angle du cabinet comme pour se soustraire à quelque péril imminent.

« Voilà de méchantes paroles, chère enfant... — J'aurais le droit de vous en vouloir, mais je n'en userai point... — Au fond, vous ne pensez pas un instant mot de ce que vous venez de dire... D'ailleurs vous êtes si sûr un peu folle... cela passera... c'est nerveux... — Je ne sais si Maurice Villars est vivant ou mort, mais dans tous les cas je ne suis nullement responsable de son état... »

Je vais vous en donner l'indiscutable preuve en appelant à l'aide et en réclamant les secours d'un médecin devant qui vous pourriez, si le cœur vous en dit, formuler vos soupçons... — Démonstrez-moi librement, ma chère... Ne vous gênez pas! — Etant innocent, je n'ai rien à craindre.

(A suivre.)

COURS DE LYON

Table with 2 columns: CLOTURE A TERME, CLOTURE AU COMPTANT. Lists various financial instruments and their prices.

COURS DE PARIS

Table with 2 columns: TERME, CLOTURE. Lists various financial instruments and their prices.

MINES D'OR

Table with 2 columns: Paris, 28 avril. Lists gold mine prices.

BULLETIN FINANCIER

LYON, 28 avril. Au début, lourdeur des valeurs espagnoles, fermes du Rio, en clôture lourdeur du Rio, meilleure tenue du groupe espagnol.

Comptant. — Actions. — Foncière

Yonnaisse 315, Société Yonnaisse 620, Bons Panama 414, Jonage 418, Caucase 265, Rochet 440, Algérie 418, Clermont 318, Croix-Paquet 640, Croix-Rousse 306, Drôme 360, Evron 75, Usines 40, 50.

La Rente française 3 0/0, après avoir

coté 97,50 et 97,60 au début, clôture à 97,72 pour le terme et à 97,70 au comptant.

ont été approuvés par l'assemblée du 28

courant. Le dividende a été fixé à 55 fr. par action contre 25 fr. précédemment. Un acompte de 18 fr. ayant été payé en octobre dernier, le solde de 37 fr. sera payable par moitié les 1er juin et décembre de l'année courante.

ÉLECTIONS MUNICIPALES de 1904

Par suite de son organisation et de son important matériel, l'imprimerie WALTHER & Co, rue Stella, 3, LYON est en mesure de fournir très rapidement et dans d'excellentes conditions, les Bulletins de vote, Circulaires et Affiches nécessaires aux élections municipales de 1904.

A VENDRE

CAFÉ-BILLARD dans bon quartier. Prix à débattre. Ecrite S. P. A. 52, rue République, Lyon, sous le n° 4.167.

ÉLECTIONS MUNICIPALES

L'Affichage S. P. A. Société de Publicité Artistique et Commerciale 52, Rue de la République, LYON. Se charge de tous les travaux concernant les ÉLECTIONS.

VENTE JUDICIAIRE

Le samedi 30 avril courant à 14 heures du matin, sur la place Morand, vente aux enchères publiques d'objets saisis, tels que: Banque, pianos, fauteuils, glaces, etc.

LOTÉRIE de GUÉRET

POUR LA Construction d'un Musée à Guéret (Creuse) AUTORISÉE PAR ARRÊTÉ MINISTÉRIEL DU 23 JUIN 1903 Au Capital de 200.000 fr.

AMER, TONIQUE, HYGIÉNIQUE Apéritif, Digestif SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS Exiger la Bouteille d'origine

La publicité la plus économique et la moins chère Les Mardis et Vendredis NOS PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

On demande un apprenti couturier. S'ad. concierge, 9, rue Jean-de-Tournes.

INSTITUTIONS, COURS & LEÇONS Allemande donne leq. méth. convers. M. Doncieux-Humfer, 10, r. Jarente, au 2°.

OBJETS D'OCCASION On achète, d'oc. app. phot. 6 1/2 x 9 et chas. 5 x 12. Ec. A. P. poste rest. Terraux 800 ch. à air neuf, dep. 3 fr. 200 bicy. oc. à sold. autom. Chaprolin, c. Lafayette, 145, Lyon.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE La seule maison à Lyon pr les eng. sûres, recherches, et sur. concluant, c'est l'Office Universel, b. Brotteaux 42, dont M. Louis Court est l'ad. fond. Vous pouv. vous y adresser en t. confiance.

AVIS DIVERS Institut Crôte, quai des Brotteaux, 7. Les consultations non payantes ont lieu le matin, de 9 à 11 h., et le soir, de 3 à 5 h.

OFFRES D'EMPLOIS Electricien marié disposant de 4.000 fr. gagnerait 150 fr. par mois, logé, chauffé, éclairé, situation d'avenir pouvant doubler en un an. Vesin, 1, rue des Capucins, Lyon.

SPORT Cycles Cottureau, Castoldi et Truimph, éch. rep. fac. palem. loc. mat. neuf, 144, r. Vendôme.

REPRÉSENTANTS Grande brasserie et importante fabrique de limonade dem. dépositaires, Burdin, 32, rue Charles-Richard, Lyon.

LOCATIONS Propriété à louer 14k d. Lyon, p. d. Rhône 8 p. conf. meub. lit. v. etc. Clos. 2.500 p. 550 f. S'ad. M. Roule, 7, r. Ste-Catherine, Lyon.

AVIS DIVERS J'achète comp. indust. com. ou rep. b. rap. Vulcan, 48, c. Villoin (1 à 3 heures).

AVIS. — Les Petites Annonces devant paraître le mardi ne peuvent être insérées que si elles nous parviennent le lundi avant 5 heures.

FEUILLETON DU RAPPEL REPUBLICAIN

LES BATAILLES DE LA VIE LE MAÎTRE DE FORGES PAR GEORGES ORNET XVII

au supplice dans sa redingote noire un peu juste, et devenu tout rouge sous ses cheveux blancs. Gohier s'approcha, et, avec autant de précautions que si le doux visage de Claire était en feu, comme le fer rouge que l'ouvrier était habitué à marteler, il embrassa la jeune femme.

titude agitée et bruyante semblait une noire fourmilière. Soudainement la nuit fut traversée par un éclair brillant, et la première bombe d'un feu d'artifice, commandé et préparé avec grand mystère par le baron, éclata bruyamment dans les airs, jetant sur la foule ébahie une pluie éblouissante d'étoiles d'or. Puis les fusées sillonnèrent l'espace de leurs traînées de feu, et les taillis du parc s'illuminèrent des clartés vertes et rouges des feux de Bengale.

bienvéillance. Il le trouva un homme très comique. Il le trouva, celui-ci avait la plus belle paire de chevaux du département. — Eh bien ! monsieur Moulinet, dit le baron, qui s'était approché, cela va bien ? Vous paraissiez enchanter !

Le bouquet, une gerbe embrassée, montait dans le ciel, s'étendant au-dessus des spectateurs comme une voûte de feu. Une grêle de baguettes noircies tomba sur la tête des plus avancés, au milieu des cris et des rires. Puis le ciel redevenait sombre, et le parc, doucement éclairé par les lanternes vénitennes reprenait son aspect. Comme si une main invisible eût donné le signal, les instruments de la fanfare rugirent tous ensemble, jetant au vent de la nuit les premières mesures du quadrille. Puis un silence succéda pendant comme une voix gouailleuse de gamin criait : « En place pour la contre-danse ! »

ri. Une voix railleuse retentit à son oreille, la voix abhorrée du duc : — Vous venez ? disait-il. Et, d'un geste il montrait Athénaïs penchée vers Philippe et le tenant sous le regard caressant de ses yeux. Claire frémit de douleur et de honte. Sa souffrance fut déçue par cette imprudente intervention du duc. A ce moment précis, comme si leur destinée se décidait enfin, les vœux de Philippe retentirent chez de Claire. La jeune femme, dans ceux de son mari, vit si nettement la contrainte et la lassitude, qu'elle fut comme entraînée par une force irrésistible. Elle fit trois pas, et touchant à peine le bras d'Athénaïs qui répétait : « Nous ouvrons le bal ensemble, n'est-ce pas ? »